

C'est la scénographie détaillée et l'effet cumulatif des trois événements mis en séquence qui confèrent à l'ouvrage sa valeur exemplaire. Trois cartes nous introduisent successivement au découpage territorial des trois provinces issues des accords de Matignon, puis à la partie septentrionale du territoire circonscrivant l'aire culturelle Hoot ma Whaap et, enfin, au niveau des quatre « maisons » constitutives des lieux. Le dispositif d'exposition est rendu pleinement opérationnel par la mise en annexe (pp. 217-260) du corpus principal. On se perd certes un peu dans la numérotation des photos du cahier en couleur et les auteurs de ce type d'ouvrage gagneraient à étoffer les légendes des photos de façon à en faire des documents scientifiques à part entière et non plus seulement des « illustrations » de l'écrit. On appréciera l'importante annexe (pp. 217-260) qui retranscrit l'intégralité des paroles cérémonielles prononcées à Balade pour le cent cinquantième anniversaire de la première messe de 1843 et qui restitue dans leur cadre chronologique les principales phases (*hoor* et *puunyai*) des discours tenus et des prestations assurées. Un glossaire (pp. 269-270) ajoute à la richesse de la documentation fournie, encore que l'explication doive davantage aux interactions entre le lexique français et le lexique nyelâyu (par exemple sur les termes « chemin », « grande maison », « coutume », « culture », « politique ») qu'à la seule langue vernaculaire dans laquelle se meuvent les discours.

L'ouvrage conclut justement sur une mise en cause de la catégorisation française du « politique » que l'auteur déconstruit pour la Nouvelle-Calédonie kanak en trois catégories associées et parfois concurrentes : politique, coutume, culture. Comme Denis Monnerie l'énonçait déjà clairement dans son article de 2003 (p. 230) :

« Les Kanak sont des praticiens avertis de la "politique" [...]. Ils sont conscients qu'il s'agit d'une forme importée de pouvoir sur les relations sociales. En qualifiant la "politique" de "case des Blancs", [ils] renversent la perspective du tout politique, la notion sociale kanak de "case", de "maison" devenant une notion universalisante, la "politique" une forme particulière d'organisation de la société. "Culture" et "coutume" sont perçues comme autochtones et dotées d'une valeur d'antériorité par rapport à la « politique ». Ce sont la "culture", la "coutume" qui donnent leur signification profonde à l'aspiration fondamentale d'une réorganisation du pays sur des bases non coloniales. »

Le livre apporte la preuve documentaire de cet état de pensée. On pourra ergoter sur la position centrale ou non des cérémonies de *thiam* comme opérateurs principaux ou non de la « coutume », de la « culture » et *in fine* de la « politique ». Sur ce plan, on dira simplement que si les théories passent, les corpus restent. Ce sont bien les corpus qui donnent corps à « la parole de la Maison », titre de l'ouvrage réputé récapituler son contenu essentiel.

En accordant de l'importance à des événements insignifiants, l'anthropologue se donne le redoutable privilège de proposer une nouvelle hiérarchie des choses et une nouvelle échelle de valeurs. Certes les *thiam* comme « cérémonies d'accueil » ne sont pas des évé-

nements insignifiants – surtout pas dans la culture considérée – mais ils sont à coup sûr l'envers du décor européen, le côté jardin par rapport au côté cour. Ils sont le contrepoint des « grands événements » que consigne l'histoire sous l'appellation labellisée des accords de Matignon et de Nouméa. Dans ce cadre, avoir collecté des corpus détaillés est en soi un acte politique d'immortalisation d'une tradition endogène. En avoir proposé une interprétation fortement contextualisée est un autre mérite incontestable de cet ouvrage, la « preuve par le corpus » restant, jusqu'à preuve du contraire, la meilleure garantie d'un authentique travail scientifique en sciences humaines.

Raymond MAYER,
Université Omar Bongo de Libreville
et Université de Lyon 2

SAM Drilë et Francia BOI, 2006. *La leçon du bénitier. Tha tro kö a pitru. Conte kanak drehu-français*, Nouméa, ADCK-centre culturel Tjibaou et grain de sable jeunesse, 28 p., ill. couleur, lexique français et drehu, CD audio bilingue.

POATYIÉ Anna Pwicèmwâ et David DIJOU, 2008. *Le chasseur de la vallée. I pwi-a i-pwâ mûrû géé nâ môtö. Conte kanak paicî-français*, Nouméa, ADCK-centre culturel Tjibaou et grain de sable jeunesse, 28 p., ill. couleur, lexique paicî, CD audio bilingue.

Voici les quatrième et cinquième albums de la collection jeunesse bilingue illustrée que le centre culturel Tjibaou et les éditions grain de sable ont initiée, dans la même veine que les précédents dont nous avons déjà rendu compte dans de précédentes parutions (voir *ISO* 120-121 pour le 2^e et 122-123 pour le 3^e). Ils proposent deux nouvelles histoires, un conte de Lifou, et l'autre inspirée de la tradition orale de la région paicî.

Le premier nous parle des méfaits d'un aîné envers son cadet qui, au cours d'une pêche à pied, s'approprie tout ce que son jeune frère trouve sur le platier jusqu'à ce que ce dernier, lassé, joue un mauvais tour à son grand frère, en lui faisant mettre l'orteil dans un bénitier « pour le pêcher ». Une fois attrapé et alors que la mer commence à monter, le jeune frère chante pour appeler les vagues et se venger de son frère aîné qui lui volait ses prises. Celui-ci le supplie de l'aider, mais le cadet continue d'invoquer les vagues jusqu'à ce que la mer arrive sous son nez. Là, après lui avoir fait jurer de ne plus lui voler ses prises, il le libère en enfonçant un pieu dans le bénitier. Et la morale de l'histoire pourrait être que l'« on a toujours besoin d'un plus petit que soi ! ». Joliment illustrée avec de belles couleurs mêlant les bleu et vert de la mer à celles plus vives des poissons multicolores et des coraux, nous avons là une nouvelle fois un bel ouvrage pour enfants.

Le second nous plonge dans l'univers surnaturel des vallées de l'intérieur de la Grande Terre où les jeunes garçons ont l'habitude de se rendre pour pêcher dans les rivières ou pour chasser. Si l'histoire fait bien entrer le lecteur dans ce monde effrayant des esprits et autres êtres surnaturels, je n'ai pas trouvé les illustrations aussi attrayantes que dans les précédents ouvrages,

étant sans doute moins sensible à ce style graphique qu'à celui présent dans les autres.

Quoi qu'il en soit, on ne peut que saluer les auteurs de ces volumes qui mettent à la portée du plus grand nombre de nombreux aspects de la culture kanak.

Isabelle LEBLIC,
CNRS-LACITO, Villejuif

PÉTEUIL Marie-Françoise, 2004. *Les évadés de l'île de Pâques. Loin du Chili, vers Tahiti (1944-1958)*, Paris, L'Harmattan, 270 p., bibliogr., cartes et ill.

Après une année 2008 riche en expositions sur la Polynésie (Bounoure, dans ce numéro : pp. 147-151), dont deux consacrées à Rapa Nui, l'île de Pâques, il est essentiel de lire, voire de relire, l'ouvrage de Marie-Françoise Peteuil, *Les évadés de l'île de Pâques*. Il n'est pas question ici de l'art sophistiqué des anciens Pascuans, non plus que des *moai*, encore moins de prétendus mystères. M.-F. Peteuil s'inscrit dans une recherche trop rarement développée en France, l'histoire contemporaine des sociétés du Pacifique, et la lecture de son ouvrage ouvre une fenêtre sur l'histoire du xx^e siècle, mal connue, voire cachée, de l'île de Pâques : à huit reprises, des Pascuans organisèrent des voyages d'évasion pour fuir leur propre terre...

Le récit de Marie-Françoise Peteuil aurait pu s'apparenter à tant d'autres décevantes chroniques d'Européens qui découvrent la Polynésie. Heureusement, dès les premières lignes, elle nous entraîne d'un ton alerte et non dénué d'humour, sur son chemin de prof (sic !) qui, « tentant d'enseigner les mathématiques républicaines à des collégiens de Tahiti », découvre, bien au-delà des clichés, la profondeur historique d'une population et les événements du xx^e siècle qui s'y rattachent. Le ton léger des premières lignes, à l'image des représentations qu'ont les Occidentaux sur la Polynésie, leurs habitants et leur histoire, ne préfigure absolument pas l'histoire grave que nous dévoilent les recherches de l'auteur. Tout est là, dans l'opposition entre ce que nous connaissons, ou ce qui nous est raconté, de l'île de Pâques et la réalité des faits qu'à minutieusement reconstituée M.-F. Peteuil.

Présenté comme une enquête, l'ouvrage s'articule en six parties, auxquelles s'ajoutent des annexes et une bibliographie. Dans la première, au titre évocateur de « L'île de Pâques est habitée ! », l'auteur relate sa découverte de la réalité pascuane. Lors de son séjour, elle entend parler pour la première fois de ces voyages d'évasion et décide d'en savoir plus.

Ainsi, dans la deuxième partie, M.-F. Peteuil plonge dans la bibliographie des récits sur l'île de Pâques, à la recherche de toute donnée en rapport avec ces navigations, ces départs furtifs pour fuir la misère et l'enfermement instauré par la colonisation chilienne. Elle opère une lecture critique d'Heyerdahl, de Mazière, d'Englert, propose une chronologie sur le passage des Occidentaux à l'île de Pâques, de Roggeveen en 1722 aux évasions des années 1950, en passant par James

Cook et Beechey, sans oublier la terrible année 1862 durant laquelle « 1 500 Pascuans furent déportés [vers les exploitations agricoles du Pérou], soit la moitié de la population totale. Parmi les captifs, l'ensemble de la classe des prêtres et des initiés, le roi Kamakoi et son fils Maurata » (p. 41). Une année plus tard, suite à l'intervention du gouvernement français via M^{gr} Jausen à Tahiti et avec l'aide des Anglais, le Pérou est sommé de rapatrier les prisonniers. Une douzaine seulement parvint jusqu'à Rapa Nui et y introduit la variole. « La population de l'île fut alors décimée. L'équilibre économique et social était rompu » (p. 41).

S'ensuivirent l'évangélisation en 1864, les passages de l'aventurier français Dutrou-Bornier, l'installation de Tahitiens par la société commerciale Brander, et l'annexion chilienne en 1888. Rapa Nui devint une terre d'élevage de moutons. La population fut tenue de se rassembler à Hanga Roa, village principal, et l'eau rationnée au profit du bétail (p. 45). L'auteur décrit ensuite l'existence carcérale des Pascuans sur leur propre terre, les lois dictatoriales, les vexations, le travail obligatoire jusqu'en 1966. Mais des révoltes sont connues depuis le début du xx^e siècle, relatées notamment dans l'ouvrage de K. Routledge à Rapa Nui en 1914.

Marie-Françoise Peteuil poursuit donc ses enquêtes « tous azimuts » : bibliothèques, Internet, contacts auprès des chercheurs spécialistes du sujet, Pascuans d'Europe, du Chili et de Rapa Nui où elle retourne, pour « une approche humaine, celle des rencontres et de la parole échangée » (p. 83). Elle parvient ainsi à reconstituer huit voyages d'évasions dont elle nous livre la chronologie et le récit avec précision et sensibilité, dans la troisième partie.

La première de ces expéditions se situe en 1944 et la dernière en 1958. Toutes ont pour destination projetée l'île de Tahiti. Poussés par la nécessité de fuir le joug chilien, voire de braver l'autorité, certains souhaitent faire entendre leurs revendications politiques afin que Rapa Nui soit placée sous administration française. Pour cela, les navigateurs, tous des hommes, embarquent sur de petits bateaux construits en cachette, ou volés aux Chiliens, souvent aidés par la population, et sans instrument de navigation, s'appuient sur les techniques traditionnelles de navigation océanique, basées sur de nombreuses et minutieuses connaissances astronomiques, et sur l'observation des phénomènes naturels (voir, à ce sujet, Guiot, 2003 ; Peteuil, 2003).

La quatrième expédition, en 1954, se termine aux Tuamotu. Les trois navigateurs embarqués furent rapatriés à Tahiti où ils délivrèrent leur demande : une pétition de nombreux Pascuans qui demandaient à la France un statut de protectorat. Mais leur démarche fut totalement ignorée, voire raillée, et seule la réussite de la traversée maritime reste dans les mémoires. À Rapa Nui, elle provoqua d'ailleurs « une véritable épidémie d'évasions » (p. 117), de 1955 à 1958. Pour cette dernière, l'auteur rétablit une réalité révoltante. Sept Pascuans enfermés dans la léproserie de l'île⁵ tentèrent

5. La maladie avait atteint Rapa Nui dès la fin du xix^e siècle et une léproserie fut construite au début du siècle suivant, à l'écart du village, tenue par des religieuses (p. 144).